

Kairouan dans les journaux et les récits de voyage des touristes espagnols (1924-1933)

José Luis VILLANOVA

Introduction

A partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle le développement du tourisme et plus spécialement les voyages vers des régions considérées exotiques, constitua une activité caractéristique de la bourgeoisie européenne. En Espagne, cependant, le faible et tardif développement de cette classe sociale fit que ce mode de voyages fut moindre que dans d'autres pays d'Europe occidentale et qu'il ne se généralisât que vers les années vingt du XX^e siècle.

Le Proche-Orient et le Maghreb furent les deux principales destinations exotiques vers lesquelles se rendirent les Espagnols. Le succès du Proche-Orient s'explique, en grande partie, par l'organisation de pèlerinages chrétiens en Palestine. Dans le même temps le désir de découvrir les mœurs et l'architecture des sociétés arabo-musulmanes, les beautés sauvages des montagnes et du désert et les sites archéologiques des civilisations préislamiques justifie l'attrait exercé par le Maghreb.

Le Maghreb colonial fut une des destinations exotiques préférées des touristes espagnols, mais seulement un nombre restreint visita la Tunisie¹, et un moindre nombre encore la ville de Kairouan. Le faible flux vers la Tunisie et Kairouan est probablement dû à la plus grande proximité géographique du Maroc et de l'Algérie avec la Péninsule ibérique et à l'existence

¹ Voir Carlos GARCÍA-ROMERAL PÉREZ, *Bio-bibliografía de viajeros españoles (Siglo XIX)*, Madrid, Ollero & Ramos, 1995 et *Bio-bibliografía de viajeros españoles, 1900-1936*, Madrid, Ollero & Ramos, 1997.

d'un plus grand nombre de communications maritimes entre la France, l'Espagne et ces deux territoires, mais aussi - depuis 1927- à la consolidation d'une zone de protectorat espagnol dans le nord du Maroc.

Kairouan, par son caractère particulièrement « exotique », est mieux à même de révéler les caractéristiques de la perception des Espagnols de l'Orient. D'une part, la ville peut être considérée comme une des « portes » du Sahara en Tunisie ; d'autre part, elle fut la prestigieuse capitale des premières dynasties musulmanes, résidence princière et ville sainte. En 711 elle était déjà la capitale juridico administrative de la province du Maghreb de l'Empire arabe et, à partir du IX^e siècle, dans un contexte de tensions internes de la religion musulmane, la ville « unifia idéologiquement toute la société maghrébine principalement la société urbaine » autour de l'école de droit malikite. Ville islamique par excellence au début du Maghreb islamique, et avant d'être en crise au milieu du XI^e siècle, elle constituera un « modèle de centre de commerce, de capitale intellectuelle, d'architecture urbaine ». Plus tard elle jouera à nouveau un grand rôle comme centre de rayonnement islamique grâce à l'importance de ses confréries et de ses zaouïas¹.

Les touristes espagnols dans la Tunisie coloniale

Ainsi le tourisme espagnol en direction des régions exotiques commence à se développer au cours des années vingt du XX^e siècle et se prolonge jusqu'en 1936, au début de la Guerre civile espagnole (1936-1939). Ce conflit, la Seconde guerre mondiale (1939-1945), puis l'isolement international auquel fut soumis le régime du général Franco (1946-1950) limiteront considérablement les voyages touristiques de citoyens espagnols à l'étranger, à l'exception de ceux effectués dans les petites possessions espagnoles d'Afrique.

¹ Abdallah LAROUÏ, *L'histoire du Maghreb. Un essai de synthèse*, Casablanca, Centre Culturel Arabe, 1995, pp. 115, 116 et 242-243.

KAIROUAN ET LES TOURISTES ESPAGNOLS

A partir de 1920, et pendant la période coloniale, un nombre réduit de touristes espagnols se rendit en Tunisie¹, et peu d'entre eux se sont rendus à Kairouan ; ils auraient été encore moins nombreux s'il ne s'était produit un événement extraordinaire, à savoir la croisière universitaire en Méditerranée de 1933. Cette croisière avait été organisée par le ministre de *l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, Fernando de los Ríos, pour permettre aux passagers de visiter les lieux classiques de la culture antique : « Il s'agissait de donner aux étudiants une leçon vivante d'art et d'histoire [...] De plus, on voulait élargir leurs horizons, les libérer de leurs inévitables marques de provincialisme et faire d'eux d'authentiques universitaires »². Participèrent à cette croisière plus de deux cents professeurs et élèves de six universités espagnoles, sélectionnés les uns pour leurs mérites académiques et les autres pour leurs résultats. Le paquebot leva l'ancre dans le port de Barcelone le 15 juin 1933 et fit les deux premières escales, à Tunis le 17 juin et à Sousse le lendemain. De là, les voyageurs partirent pour Kairouan le jour même. Puis le bateau poursuivit sa traversée de la Méditerranée en faisant escale à Malte, en Egypte, en Palestine, en Crète, à Rhodes, en Turquie, en Grèce continentale et en Italie³.

Outre cet important voyage, nous savons que deux autres touristes se rendirent à Kairouan à titre individuel : Lluís Nicolau d'Olwer (1924) et Joan Roig i Font (1927). Le premier était chargé de préparer une édition critique de la *Crònica* de Ramón

¹ Avant 1920, nous n'avons connaissance que d'un voyage touristique effectué en 1909 par l'historien Joaquim Miret i Sans. Ce fut un voyage à caractère touristique ayant comme principal objet la localisation à Tunis de la tombe du frère renégat Anselmo Turmeda.

² Carlos A. DEL REAL, Julián MARÍAS et Manuel GRANELL, *Juventud en el mundo antiguo (Crucero universitario por el Mediterráneo)*, Madrid, Talleres Espasa-Calpe, 1934, p. 4.

³ María Elena GÓMEZ MORENO, *Manuel Gómez-Moreno Martínez*, Madrid, Ed. Fundación Ramón Areces, 1995; Francisco GRACIA et Josep Maria FULLOLA, *El sueño de una generación. El crucero universitario por el Mediterráneo de 1933*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2006.

Muntaner, un des textes les plus importants de la culture catalane qui exalte les royaumes des souverains de la Couronne d'Aragon entre 1208 et 1328 et l'expansion catalane en Méditerranée. Nicolau d'Olwer parcourut la Sicile, Malte et la Tunisie pour se documenter. Le voyage de Joan Roig en Algérie et en Tunisie fut lui strictement touristique et avait comme but principal d'aller y contempler les monuments des époques punique, romaine, byzantine et arabo-musulmane.

Les touristes espagnols à Kairouan

Nous avons trouvé des journaux de voyage et des récits attestant de la présence à Kairouan de sept participants à la croisière venus visiter la ville ainsi que des deux personnages mentionnés plus haut. Nous avons peu d'informations concernant Joan Roig i Font¹ ; mais nous savons que les autres touristes étaient –ou seraient- des personnalités des milieux politique, artistique ou littéraire d'Espagne. Six d'entre eux seraient docteurs plus tard ; en lettres pour Lluís Nicolau d'Olwer et Guillermo Díaz-Plaja, en histoire pour Francesc Esteve Gálvez et Jaume Vicens Vives et en philosophie pour Julián Marías et Carlos Alonso del Real y Ramos. Trois seraient titulaires plus tard de chaires aux universités de Madrid et de Barcelone : Carlos Alonso del Real y Ramos, Lluís Nicolau d'Olwer et Jaume Vicens Vives ; et deux autres, Esmeralda Gijón Zapata et María Elena Gómez Moreno, n'allèrent pas jusqu'au grade de docteur mais reçurent le Prix d'excellence pour leurs licences respectives.

¹ Voir José Luis VILLANOVA, « El excursionismo catalán exótico: el Norte de África (1876-1936) », *Scripta Nova. Revista electrónica de geografía y ciencias sociales*, vol. X, n° 210, 2006, <http://www.ub.es/geocrit/sn/sn-210.htm> ; et « L'excursionisme català i els viatges a l'Àfrica », Maria Dolors GARCIA RAMON, Joan NOGUÉ et Perla ZUSMAN (eds.), *Una mirada catalana a l'Àfrica. Viatgers i viatgeres dels segles XIX i XX (1859-1936)*, Lleida, Pagès editors, 2008, pp. 83-112.

Leur parcours académique, intellectuel et politique fut, pour certains d'entre eux, brillant comme en témoignent les exemples qui suivent. Lluís Nicolau d'Olwer fut président de l'Union Académique Internationale, membre du conseil du Comité International des Sciences Historiques, puis ministre de l'Economie et directeur de la Banque d'Espagne ; Guillermo Díaz-Plaja fut membre de l'Académie Royale Espagnole et du Conseil Supérieur des Recherches Scientifiques et dirigea l'Institut National du Livre espagnol ; María Elena Gómez Moreno fut membre de la *Hispanic Society* de New York et directrice de la Maison et Musée du Greco à Tolède ; Julián Marias fut membre de l'Académie Royale Espagnole et promu sénateur par décret royal en 1977 ; Francesc Esteve Gálvez reçut de nombreuses distinctions honorifiques espagnoles pour ses fouilles archéologiques et ses travaux sur le patrimoine artistique ; Esmeralda Gijón Zapata bénéficia d'une bourse du gouvernement perse, ce qui lui permit d'approfondir ses recherches sur les manuscrits perses conservés au Palais Royal de Madrid et de traduire en espagnol *Shahnameh* –la grande oeuvre du poète Abul Qasem Ferdousi- ; Carlos Alonso del Real y Ramos fut Sous-commissaire général des Fouilles Archéologiques ; Jaume Vicens Vives introduisit en Espagne de nouveaux concepts historiographiques européens tel que l'École des Annales, géra le Centre d'Études d'Histoire Internationale de l'Université de Barcelone, y fonda les revues *Estudios de Historia Moderna* et l'*Indice Histórico Español*.

Outre leur première formation, les participants à la croisière furent documentés sur les lieux qu'ils allaient découvrir. S'agissant d'une croisière d'études, les professeurs qui les accompagnaient leur donnaient –à bord– des conférences sur les sites. L'une des conférences de Manuel Gómez-Moreno, titulaire de la chaire d'Archéologie Arabe de l'Université de Madrid, portait sur la ville de Kairouan¹.

¹ M. E. GÓMEZ MORENO, *Op. cit.*

Au regard de leur cursus et des informations académiques qu'ils avaient reçues à l'université et par les conférences, ces voyageurs étaient loin d'être de simples touristes fortunés, plus ou moins érudits, mais avant tout un public hautement cultivé ou en passe de l'être. C'est pour cette raison que leurs observations, leurs commentaires et leurs réflexions sur Kairouan ouvrent de nombreuses pistes sur le regard que portaient les intellectuels et les universitaires espagnols de l'époque sur la ville de Kairouan et le monde arabo musulman.

Il n'est pas établi que Joan Roig, ait appartenu à cette illustre élite mais il est avéré qu'avant son voyage, il s'était abondamment documenté et avait consulté le *Manuel d'Art musulman* de Georges Marçais, *L'Afrique romaine* d'Adolf Schulten, *Les Monuments historiques de la Tunisie* de René Cagnat et Paul Gauckler ou *Ruines de Thugga* de Luc Carton, pour ne citer que ces titres là¹. Ceci explique que son récit contienne de nombreux commentaires savants et autant de références académiques.

La Tunisie dans les journaux et récits de voyage des touristes espagnols.

Pour plusieurs spécialistes, les voyageurs et touristes espagnols qui se rendaient dans des régions arabo-musulmanes avaient coutume de reprendre dans leurs récits de voyage de nombreux clichés orientalistes prédominants à l'époque ; ainsi la recherche obsessionnelle d'exotisme, d'espaces de rêve, de contrées imaginaires où ils étaient censés trouver réponse aux attentes suscitées par leurs lectures antérieures ; le respect du désert et la profonde admiration qu'ils lui vouaient pour son immensité, pour ses dangers et l'impossibilité de le maîtriser ; la diversité et la beauté des paysages et leurs contrastes, la propension à retrouver le passé préislamique et à comparer leurs découvertes avec les monuments et lieux de leur pays de naissance – ce qui témoignait d'ailleurs, dans bon nombre de cas, d'un certain mépris des observations faites pendant le voyage - ; les descriptions

¹ Joan ROIG I FONT, « Notes d'una excursió per l'Àfrica romana », *Butlletí del Centre Excursionista de Catalunya*, n° 417-418 et 425-427, 1930, pp. 37-51, 69-82, 293-306, 325-345 et 357-375.

stéréotypées de la société qui contenaient des commentaires péjoratifs et dégradants étaient le reflet de la perception occidentale de la religion musulmane, de la culture islamique et du sentiment de supériorité morale de la civilisation occidentale ; et aussi les descriptions qui dépeignent le retard de ces populations. Tout cela était le prétexte pour prôner une modernisation par l'intégration de la technique et de la culture occidentales et implicitement, au passage, ils exprimaient leur soutien à l'action coloniale, même si certains eussent préféré que cette modernisation n'affectât pas des modes de vie qui les séduisaient¹.

Nos protagonistes n'échappent pas à cette tendance et reprennent à leur compte ces clichés dans leurs récits, mais leur formation universitaire et leur préoccupation intellectuelle les pousseront à prendre le contre-pied d'opinions très répandues à cette époque, comme de nos jours d'ailleurs, et à aller au-delà des idées toutes faites. Par exemple, lorsque l'aumônier du bord se moque grossièrement de la légende qui rapporte que des anges vinrent en aide aux bâtisseurs de la mosquée de Sidi Uqba à Kairouan en apportant de La Mecque une colonne qui manquait pour terminer la construction de l'enceinte, la plupart des

¹ Lily LITVAK, « Exotismo del Oriente musulmán fin de siglo », *Awraq*, vol. XI, 1990, pp. 73-103; Manuela MARÍN, « The Image of Morocco in Three 19th Century Spanish Travellers », *Quaderni di Studi Arabi*, n° 10, 1992, pp. 143-158; Idem, « Un encuentro colonial: viajeros españoles en Marruecos (1860-1921) », *Hispania*, n° 192, 1996, pp. 93-114; Idem, « Mujeres, burros y cargas de leña: imágenes de la opresión en la literatura española de viajes sobre Marruecos », Fernando RODRÍGUEZ MEDIANO et Helena DE FELIPE (eds.), *El Protectorado español en Marruecos. Gestión colonial e identidades*, Madrid, CSIC, 2002, pp. 85-110; Maria Dolors GARCIA RAMON et Joan NOGUÉ, « Enseñanza de la geografía en Marruecos, monografías regionales y libros de viajes », J. NOGUÉ et J. L. VILLANOVA (eds.), *España en Marruecos (1912-1956). Discursos geográficos e intervención territorial*, Lleida, Milenio, 1999, pp. 341-374; M. D. GARCIA RAMON, Antoni LUNA, Lluís RIUDOR et Perla ZUSMAN, « Roda el món i torna al Born: geografies imaginàries dels viatgers catalans al Caire (1889-1934) », *Treballs de la Societat Catalana de Geografia*, n° 60, 2005, pp. 71-85.

passagers critiquèrent son attitude¹ et montrèrent du respect envers les musulmans. A ce sujet, Guillermo Díaz-Plaja relate que le guide leur avait recommandé de respecter les coutumes et les croyances avant de pénétrer dans la mosquée : « nous vous demandons un peu de respect. La mosquée n'est pas un sanctuaire ; elle n'abrite aucune statue divine ; elle est un simple lieu pur, propre, destiné à la prière [...] visitez tout. Aucun précepte du Coran n'interdit aux chrétiens l'entrée des mosquées. Bien au contraire, nous avons le sentiment que tous, musulmans, israélites, et chrétiens formons un ensemble obéissant au même Dieu. ». Réagissant à ce discours, il se demande : « Où est le fanatisme ? »².

Par ailleurs, ils ne se réfèrent pas uniquement aux monuments, à l'art, aux paysages ou aux coutumes tunisiennes mais leurs textes contiennent des commentaires sur la situation sociale du pays ; « une claire réalité sociale qui méritait d'être observée et analysée »³. Nicolau d'Olwer, sans toutefois plaider en faveur du régime de Protectorat, relève quelques éléments susceptibles de le déstabiliser tels que les problèmes « italien », « ouvrier et « islamique ». Il observe que ce dernier est le plus important à Kairouan, « la ville spirituelle » de Tunisie. A son tour, Díaz-Plaja aborde la question de l'hétérogénéité de la population tunisienne, les distances entre les « trois classes sociales » – « les indigènes », « le bas peuple italien » et « les fonctionnaires et gens aisés d'origine française – qui suscitèrent une grande « francophobie chez les Italiens ». De même, il évoque la dangereuse attitude du Ministère des Colonies de l'État fasciste italien dans la circonstance. Il fait également référence à l'agitation qui s'empara du mouvement « de revendication panislamique qui allait de l'Arabie jusqu'au Maghreb » et aux réactions de l'administration coloniale française qui, à son avis, résolvait les problèmes « avec une admirable discrétion »⁴.

¹ F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*, p. 131.

² Guillermo DÍAZ-PLAJA, *Cartes de navegar*, Barcelona, Llibreria Catalònia, 1935, p. 38.

³ F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*, p. 385.

⁴ Lluís NICOLAU D'OLWER, *El pont de la Mar Blava. Notes de viatge per Tunisia, Sicília i Malta*, Barcelona, Proa, 1978 [1928]; et G. DIAZ-PLAJA, *Op. cit.*, pp. 29-30.

La conversation que les voyageurs eurent avec les étudiants tunisiens d'une résidence administrée par la France est une preuve de plus de l'intérêt qu'ils portaient à la situation politico sociale de la Tunisie ; ils y apprirent que les autorités françaises exerçaient une forte pression sur leur liberté intellectuelle. Cette conversation eut des conséquences puisque, tenant compte des connotations politiques de l'entretien, les autorités coloniales suggérèrent à Manuel García Morente, responsable de l'expédition, lors du retour de Kairouan, d'avancer le départ de Sousse¹.

Le chemin de Kairouan et la première impression en entrant dans la ville

En se dirigeant vers Kairouan les voyageurs entrent en contact direct avec le désert. Le départ en car de Sousse le 18 juillet à midi, les oblige à visiter la ville sous une chaleur intense.

La description du paysage entre Sousse et Kairouan que font les touristes met en relief la progression dans le désert, sa monotonie et son aridité. D'autres, comme Julián Mariás, ne se limitent pas à une simple description mais nous offrent des morceaux de qualité littéraire et de réflexion avérés : « Sur les champs, dans l'air limpide, il y a une lumière vive, qui estompe avec force le paysage. La lumière éclaire les choses, mais excessive elle se convertit elle-même en objet et étend une ombre lumineuse sur les alentours. La campagne est somnolente et floue. Les lignes sont vagues et indéfinies ; les bruits se mélangent en une rumeur confuse. Il semble que les choses, sous l'emprise de la torpeur, n'aient plus la force d'être nettes ni claires. Les idées aussi, dans cette atmosphère, deviennent un balbutiement silencieux, dépourvu d'expression logique »².

Les textes de nos protagonistes portent les marques de leur formation universitaire et scientifique et c'est Jaume Vicens Vives qui propose la vision la plus géographique et détaillée du trajet :

¹ M. E. GÓMEZ MORENO, *Op. cit.* ; F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*

² Julián MARIÁS AGUILERA, « Notas de un viaje a Oriente », C. A. del REAL, J. MARIÁS et M. GRANELL, *Op. cit.*, p. 196.

au milieu de la grande plaine qui conduit à la ville « une terre de steppe, sèche, aride, qui comporte peu d'ondulations. Tout ce qu'embrasse le regard n'est qu'une plaine uniforme, avec des champs de cistes où paissent les chameaux [...] après le village de M'saken [...] la steppe, paysage de désolation s'offrit à nous [...] le lac salé de Sebkha Sidi El-Hanī, le plus grand de cette région côtière. Peu à peu le lac s'assèche, se transforme en immense plaine de sel, comme les innombrables *chotts* qui bordent le désert [...] Au loin l'horizon disparaît dans les derniers contreforts de l'Atlas, qui s'étendent jusqu'à Constantine [...] Ici le sol est marqué de larges sillons. C'est une pluie faible qui ouvre ces profondes craquelures au fond désespérément sec. Mais peu après ces mêmes entailles s'emplissent d'eau »¹. Celui qui allait devenir un prestigieux historien exprimait déjà par ces commentaires son précoce intérêt pour la géographie.

A l'approche de Kairouan, la vue sur la ville leur produit une agréable surprise ; « elle semble accueillir l'étranger » et offre « une vision de rêve ». Au loin, on aperçoit la ville protégée par ses murailles, avec « sa plane silhouette, aux contours linéaires cassés par des petites voûtes semi-sphériques et les minarets des mosquées, sur un ciel bleu éclatant de l'intensité du soleil [...] C'est la vraie ville du désert, écrasée, fuyant l'atmosphère, blanche pour repousser la chaleur, aux contours parfaitement dessinés dans une atmosphère transparente »².

Cependant, ils pénètrent dans Kairouan « sous une atmosphère de chaleur intense [...] nous plongeant dans la blancheur ardente de ses rues. Tout n'est que sécheresse et poussière. Toute la fraîche et tiède douceur méditerranéenne a disparu »³.

¹ Jaume VICENS VIVES, « Diario personal de Jaume Vicens Vives », F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*, pp. 411-412.

² J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 412 et Esmeralda GIJÓN ZAPATA, « Diario personal de Esmeralda Gijón Zapata », F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*, p. 487.

³ J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 197.

Une ville africaine, arabe, musulmane et sainte

Le jour de la visite de Sousse, Hadrumentum et Kairouan, les voyageurs découvrent « trois des multiples Afriques possibles » : « l'Afrique de la côte, coloniale, militaire et marchande » à Sousse, « l'Afrique romaine et chrétienne » à Hadrumentum et « l'Afrique sans l'Europe [...] l'Afrique du tout [...] l'Afrique musulmane cent pour cent » à Kairouan¹.

Là-bas ils trouvent « les premières références visuelles de l'Afrique rêvée, le désert qu'ils avaient déjà contemplé, mais aussi les chameaux et même les charmeurs de serpents ; tout cela leur permit d'écarter, pour quelque temps, l'image d'un territoire excessivement occidentalisé par l'action coloniale dont ils avaient été témoins jusqu'alors en Tunisie »². Nicolau d'Olwer observe que « aucune autre ville ne nous séparera davantage du monde occidental ». Pour Joan Roig, c'est « une des villes les plus caractéristiques du monde musulman », pour Esmeralda Gijón « la première ville orientale » du voyage ; et pour Guillermo Díaz-Plaja « le point d'orgue » de la visite de la Tunisie. Cependant, certains vont au-delà de la simple référence à l'Orient et Carlos A. del Real met en relief les influences africaines : « Mais l'Afrique ne se déclare pas vaincue: si le mélange oriental et indigène n'a pas subi la romanisation, il perdure. La preuve en est le charmeur de serpent ». Esmeralda Gijón souligne à son tour la situation stratégique de la ville, sise entre le monde occidental et le monde oriental, favorisant les deux influences : « c'est le point où s'effectue la rencontre entre Orient et Occident » comme le montrent les ressemblances entre les mosquées de Córdoba et de Sidi Uqba, les mosaïques venues de Bagdad ou fabriquées dans la ville par des ouvriers venus de là-bas³.

¹ C. A. DEL REAL Y RAMOS, « Diario de un estudiante viajero », C. A. del REAL, J. MARÍAS et M. GRANELL, *Op. cit.*, pp. 20 et 21.

² F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*, p. 131.

³ L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, p. 29; J. ROIG i FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 329; E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 487 et 489; G. DÍAZ-PLAJA, *Op. cit.*, p. 37; C. A. del REAL Y RAMOS, *Op. cit.*, p. 23.

La plupart de nos voyageurs disent que la fondation de la ville par Uqba Ibn Nafa au VII^e siècle est à l'origine de son caractère arabo-musulman. Ils font quelques commentaires sur sa situation et son évolution ultérieure. Joan Roig affirme que Sidi Uqba l'a érigée dans un endroit « perdu au fond de la steppe tunisienne » pour « des raisons pratiques », car « sur la côte elle aurait été à la merci de la flotte byzantine. Il n'était pas non plus judicieux de la bâtir trop près des montagnes, largement occupées par les Berbères qui ne voyaient pas d'un bon œil les envahisseurs arabes. Il est possible aussi que ce choix relevât en grande partie du carrefour de différentes routes » caravanières. Jaume Vicens Vives indique que « elle occupe une position stratégique sur la ligne qui mène de l'Atlas à Sousse ». Et Francesc Esteve ajoute que la ville fut « une base d'opérations qui permit à l'Islam de conquérir l'Afrique mineure en attirant les indigènes et en expulsant les Byzantins »¹.

Mais tous nos protagonistes ne sont pas d'accord sur l'interprétation de la position géographique de la ville. Esmeralda Gijón Zapata se laisse aller au sentimentalisme et imagine d'autres raisons moins pragmatiques : « Sa situation dans une plaine saline, et la proximité de Sousse, ville importante, ne justifiait pas sa présence à cet endroit. Elle ne doit pas tant son existence à une expansion naturelle qu'à un petit chef qui refusa de s'installer dans la ville conquise [Sousse] et en fonda une autre autour de son campement. Sidi Oqba ben-Nafi [sic], bon fils du désert, bédouin, se sentait à l'étroit entre les murs d'une ville et installa un campement permanent pour surveiller la ville conquise; une ville au milieu du désert, où il pût se rappeler sa patrie et contempler sans problème les étoiles »².

Joan Roig explique aussi que les aghlabides en firent leur capitale en l'an 800 et que, plus tard, elle conserva la suprématie religieuse lorsque la capitale politique se déplaça en Tunisie. De

¹ J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 328 ; J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 411 et F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 17.

² E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 488.

son côté, Guillermo Díaz-Plaja note que le transfert de la l'administration politique engendra une décadence progressive de Kairouan qui subit une baisse démographique très importante¹.

Pour évoquer l'importance de la religion musulmane, Jaume Vicens Vives l'appelle « la ville aux 85 mosquées », et Nicolau d'Olwer dit qu'il existe 165 mosquées et zaouïas. Les zaouïas sont des écoles qui apportent aux habitants « un niveau de culture supérieur » à celui des quelques européens vivant dans la ville. Le nombre important de centre religieux, la religiosité de ses habitants et les rares européens installés dans un petit quartier extra muros n'a permis qu'une faible « contagion » occidentale et l'a rendue « imperméable » à son influence. Pour le jeune Julián Marias les nombreuses mosquées et le caractère religieux de la ville auguraient de sa future aura philosophique et littéraire : il est d'avis que Kairouan ne contient pas beaucoup de mosquées, mais qu'à elle seule elle « est une grande et puissante mosquée »².

Les voyageurs s'accordent à dire que Kairouan est une « ville sainte ». Joan Roig affirme « qu'elle doit son renom à l'essence sacrée qui la caractérise depuis sa création. Elle a toujours été considérée comme la ville sainte du Maghreb, c'est-à-dire de l'Occident musulman ». Esmeralda Gijón la considère également comme « la ville sainte de l'Afrique septentrionale », et elle ajoute qu'elle constitue un centre d'études religieuses et « l'une des Quatre portes du monde qui mènent au paradis »³.

Les descriptions des voyageurs sont assez brèves car ils ne passèrent qu'une après-midi dans la ville. En revanche, Lluís Nicolau d'Olwer et Joan Roig y restèrent plus longtemps et la décrivent d'une manière plus détaillée. Tous deux visitèrent les portes de la ville ainsi que le puits de Bir Barrouta, la citerne construite par l'émir Abou Ibrahim Ahmed ; ils virent aussi une zaouïa et les souks des peaux et des tapis. Joan Roig fait une

¹ J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426 et G. DÍAZ-PLAJA, *Op. cit.*

² J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 412 ; L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, pp. 29 et 35 et J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 197.

³ J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 327 et E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 488.

description des différents types de tapis que l'on y fabriquait et souligne que les tisseuses « ont une vie de misère, qu'elles travaillent un nombre élevé d'heures dans la journée, dans un petit atelier sombre et plein de toiles d'araignées ». Nicolau d'Olwer regrette que le dessin et la teinture des tapis « s'europanisent (c'est à dire qu'ils se dénaturent) lamentablement », même si « la technique du métier reste intacte »¹.

La visite des mosquées des Sabres, du Barbier et de Sidi Uqba

L'ensemble des voyageurs visitèrent trois des mosquées les plus connues de la ville: des Sabres, du Barbier et la Grande Mosquée, ou la mosquée de Sidi Uqba. Pour ce qui était des participants à la croisière, l'autorisation leur avait été donnée par la Résidence Générale, qui, après les démarches effectuées par le Consulat Général d'Espagne en Tunisie, avait ordonné « au Syndicat d'Initiative Local de Kairouan de permettre la visite, en désignant des guides ». Le consul Juan Bautista Antequera obtint aussi la gratuité de la visite en intercédant auprès du Contrôleur civil de Kairouan².

Julián Marías dit que « chacune répond à une certaine habitude religieuse » et Francesc Esteve affirme qu'il s'agit « d'œuvres imposantes, qui, lorsque le soleil les dore ou les rougit, pèsent davantage sur la terre nue. Ce fut un exploit de construction qui se détache de l'environnement, incompréhensible pour qui n'en connaît pas l'histoire »³.

La première mosquée visitée par les voyageurs fut celle des Sabres ; la chaleur suffocante et un programme chargé semèrent la confusion et mirent Esmeralda Gijón dans l'erreur : elle la confondit avec celle du Barbier⁴. Carlos A. del Real, pense lui, que

¹ J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 331 et L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, p. 39.

² F. GRACIA et J. M. FULLOLA, *Op. cit.*

³ J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 197 et F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 17.

⁴ Voir E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, pp. 487-488.

son intérieur n'a pas de valeur artistique, mais seulement un « intérêt pittoresque » Son appréciation ressemble assez à celles de Joan Roig et de Lluís Nicolau d'Olwer. Pour l'un, seules « les coupoles aériennes » qui la couvrent à l'extérieur ont un intérêt alors que pour l'autre elle n'est pas autre chose que « la plus populaire des mosquées »¹.

Après, ils se dirigèrent vers la mosquée du Barbier. Ce bâtiment suscite un intérêt accru et Julián Marías considère qu'elle affiche « un art subtil et cérébral. Des arcs parfaits, s'appuyant sur des chapiteaux harmonieux. Une beauté généreuse [...] Là-bas, on a rompu les attaches et on a fui totalement le désert. Cette mosquée me ramène sentimentalement à l'oasis : c'est le repos vert et frais le long de la route »². Quelques années auparavant, Joan Roig évoquait particulièrement le patio principal: « le plus somptueux de tous [...] entouré de portiques élégants ». Cependant, il pense que la porte et les deux fenêtres de la *qubba* sont d' « œuvre italienne de très mauvais goût » et sont une fausse note dans cet ensemble. Carlos del A. del Real fonde sa réflexion sur l'expansion constante de l'influence occidentale au Maghreb à partir de l'origine italienne de ces éléments : « Les portes [...] dénotent une expansion vivante de l'Occident qui n'a rien à voir avec les incursions plus ou moins pacifiques, mais qui a permis la prédominance de l'Europe sur l'Afrique longtemps avant la création des Ministères des Colonies »³.

La principale visite fut celle de la Grande Mosquée: « c'était la raison principale de notre venue à Kairouan », et « l'une des œuvres les plus importantes de l'architecture musulmane en Occident », qui, de l'extérieur, « impressionne par sa grandeur ; et son immensité exerce une fascination vertigineuse »⁴.

¹ C. A. DEL REAL Y RAMOS, *Op. cit.*, p. 22; J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 334 et L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, p. 39.

² J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 197.

³ J. ROIG I FONT, *Op. cit.*, n° 426, p. 336 et C. A. DEL REAL Y RAMOS, *Op. cit.*, p. 23.

⁴ F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 17 et E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, pp. 488 et 489.

Ils traversent un patio pour accéder à l'intérieur; il est très grand, et son « sol nu et sans ombre bienfaisante ni fraîcheur » ne donne pas « le sentiment d'être dans une mosquée mais plutôt dans une enceinte fortifiée ». La taille de la Grande Mosquée impressionne les visiteurs : « à force de simplicité et de grandeur, elle semble vide. Une longue muraille terreuse enferme le vaste patio ; ce qui importe là-bas, c'est l'espace. La mosquée [...] ne sert à rien d'autre qu'à emprisonner la campagne africaine [...] rien n'y est amusant ; tout est rude et vaste [...] La Grande Mosquée, si grande et si vide, d'une fadeur qui accentue sa grandeur, et au contraire elle est aussi un puissant appel en silence »¹.

Les voyageurs s'accordent sur la grande valeur architecturale et artistique de l'intérieur de la mosquée – « il y a aussi des merveilles d'ébénisterie aux plafonds, sur la chaire et sur les portes : des merveilles de ciselage du métal aux lampes qui prient silencieuses » - et particulièrement le mihrab : « fait de céramique et de caissons en bois, est considérée comme le travail le plus admirable de la décoration arabe »². Mais ils ne peuvent s'empêcher de dire que l'on peut y apprécier des éléments romains et byzantins (dalles, colonnes, chapiteaux, etc.) de Leptis Magna, jadis dans la Tripolitaine, de Sousse (l'ancienne Hadrumantum) et de Carthage ; de même, ils témoignent des influences orientales dans « les carreaux de faïence du mihrab » ou les « bois délicatement travaillés du mimbar, le seul meuble oriental abbasside connu du IX^e siècle »³, et principalement de la mosquée de Cordoue.

Souvent les voyageurs font allusion à cette ressemblance avec la mosquée de Cordoue : il y a de nombreux détails qui « indubitablement sont d'influence andalouse ». Les arches de la nef centrale sont « soutenues par un système de tirants [qui] enlève du cachet à l'édifice. Cette même construction se retrouve à Cordoue avec deux arches qui lui donnent un aspect singulier, unique au monde » ; « il est incontestable que notre mosquée est plus belle que celle-là » ; le système utilisé « pour couvrir le haram » consiste à

¹ F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 17 ; et J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 198.

² L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, p. 32.

³ F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, pp. 17 et 18 et L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, pp. 30 et 32.

entrelacer les arches « avec des baguettes qui forment un entrelacs au dessus des chapiteaux, ce qui, donnant la vision d'un plafond plus bas ne fait qu'enlaidir les nefs. Rien de comparable avec la solution cordouane d'étirer les cimaises et de les entrelacer avec les arcs, en rehaussant les nefs et en les rendant plus diaphanes »¹.

Ces considérations sont nuancées par d'autres. Díaz-Plaja insiste sur le fait que l'intérieur de la mosquée « rappelle avec force celle de Cordoue », mais il ajoute que les deux villes eurent « un impact parallèle au Moyen Âge puisqu'elles polarisent toutes les activités liées à la religion et à la culture de l'Islam ». Il conclut que « les influences mutuelles abondent ». Francesc Esteve, malgré les commentaires cités précédemment, ajoute : « Kairouan surpasse Al-Andalus pour ce qui est d'un élément de construction : la coupole ; et d'un élément de décoration, les céramiques ». Ce voyageur tomba sur la moitié d'un carreau de faïence ébréchée, dont il avait vu l'autre moitié à l'Institut d'Enseignement Secondaire de Valencia de Don Juan (León-Espagne), et déclare : « je crois que l'on devrait le restituer et remettre le carreau à sa place d'origine »².

Les visiteurs montèrent aussi au minaret, « érigé comme un désir de perfection, imposant comme une tour de défense », qui « avec ses trois corps élevés [...] attire toute notre attention [...] L'ensemble est élégant et bien proportionné ». D'en haut, ils observent la ville : « on contemple le panorama de la ville écrasée par le soleil de l'après-midi. Ville blanche, horizontale. Des terrasses émergent timidement les coquilles des coupoles et parfois, pris d'un élan audacieux, les minarets des mosquées ». Mai c'est Julian Marías qui formule les pensées les plus profondes sur l'importance de la religion dans la ville lorsqu'il écrit que Kairouan « est étroitement subordonnée à la mosquée » : « La mosquée n'est pas à Kairouan, mais Kairouan s'est appuyée autour de la mosquée »³.

¹ J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 412; E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 488; C. A. DEL REAL Y RAMOS, *Op. cit.*, p. 22 et F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 18.

² G. DÍAZ-PLAJA, *Op. cit.*, p. 38 ; et F. ESTEVE GÁLVEZ, *Op. cit.*, p. 18.

³ L. NICOLAU D'OLWER, *Op. cit.*, p. 29 ; J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 412; E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 489 et J. MARIAS AGUILERA, *Op. cit.*, p. 198.

Le départ de Kairouan

Le contact avec Kairouan, la ville « orientale » qu'ils souhaitaient tant voir, les impressionna et ils évoquent la mélancolie et l'émotion du départ : « Nous laissons Kairouan enfermée dans ses murailles. Les coupoles et les minarets s'inclinent pour nous dire au revoir ; la ville orientale blanche et silencieuse reste cachée dans son harem » ; « Kairouan reste derrière nous. Ses murailles et ses mosquées, sa casbah [...] et sa médersa [...] ; ses ruelles et ses terrasses. Tout s'éloigne, au milieu de l'étendue désertique. L'Afrique musulmane et fortifiée, l'Afrique onirique troublée par les menaces d'invasions et par les prophètes guerriers, se perd pour nous. Peut-être pour toujours. Peu importe. Nous l'avons trouvée et elle fut à nous »¹.

La curiosité intellectuelle de certains passagers va au-delà des réflexions de simples touristes. Certains commentaires de guides ou encore la situation politique de la ville et du pays les poussent à s'interroger sur l'avenir : « Ces hommes silencieux et austères arriveront-ils un jour à réaliser le rêve ethnique de reconquête de leur dignité ? » ; « Sur le trajet nous imaginions le destin de Kairouan. Le temps d'une splendeur nouvelle reviendra-t-il ? Kairouan deviendra-t-elle la capitale d'une nation berbère ? Nul ne le sait »².

Conclusion

Au cours des années vingt et trente du XX^e siècle, en pleine période coloniale, un petit groupe de touristes espagnols sélectionnés a visité Kairouan, la ville sainte du Maghreb pour les musulmans.

Ces voyageurs reprirent dans leurs récits de voyage la plupart des clichés de l'époque mais, à la différence d'autres touristes, ils apportèrent de nombreux témoignages qui prouvent qu'ils

¹ E. GIJÓN ZAPATA, *Op. cit.*, p. 489 et C. A. del REAL Y RAMOS, *Op. cit.*, p. 24.

² G. DÍAZ-PLAJA, *Op. cit.*, p. 38 et J. VICENS VIVES, *Op. cit.*, p. 412.

n'étaient pas de simples bourgeois cultivés voyageant vers des lieux exotiques. Il semble fort probable que le groupe fût composé de personnalités éminentes du milieu intellectuel espagnol, dotées d'une bonne formation universitaire.

Au-delà des commentaires habituels sur la religion et les sociétés musulmanes, ou sur les « bienfaits » de l'action coloniale, ils s'intéressent à la situation sociale et politique de la Tunisie coloniale, incluent dans leurs travaux de nombreuses références géographiques et historiques, décrivent d'une manière culte le paysage et les monuments visités, et avec des opinions bien plus respectueuses que celles qui circulaient à l'époque.

Leurs déclarations apportent une précieuse information sur la vision du monde arabo-musulman qu'avait une partie de l'élite intellectuelle espagnole au début du XX^e siècle ; cette vision particulière était beaucoup plus complexe et profonde que celle qui caractérisait les nombreuses publications de l'époque.

José Luis VILLANOVA
Université de Gérone